

Exploration

de JOERG BURGER

C'est une singularité pure, un film que les Cahiers ont présenté au dernier FID Marseille dans leur écran parallèle « La Fabrique du cinéma », mercredi 7 juillet à 17 h, petite salle du Théâtre national de la Criée. *Exploration*, Joerg Burger, Allemagne, 2003, 19 minutes. Décor et dispositif minimaux. Champ : une femme brune, la quarantaine, raconte qu'elle va mal. Suffoque, s'exalte. Confesse une souffrance, presque une folie. Contre-champ : plus jeune, plus blonde, une autre femme lui répond, et chez elle la fébrilité n'est pas moindre, même si plus discrète : sourcils dressés, lèvres qui tremblent, angoisse de ne pas trouver la bonne relance, de ne pas tendre l'oreille adéquate.

Mi-temps. Comme suite à un *cut* !, la brune s'arrête net. Part d'un grand rire, d'un grand soupir. Démarre alors la phase de *debriefing*. J'ai bien joué la folle ? Et moi, la psy ? Un carton final l'inscrira en toutes lettres, *Exploration* documente un exercice pratiqué dans une école allemande : des acteurs viennent jouer des malades afin de former les futurs thérapeutes. De cette simulation, Burger tire des ressources vertigineuses. D'abord un subtil effet de fabrication ou de *making of* — à cette nuance près, et c'est tout le prodige, qu'il n'y a nulle inversion, nul démaquillage du jeu à son analyse : la même attention extrême demeure entre l'actrice et l'étudiante, la même recherche éperdue d'un échange fluide à travers et par-delà le protocole, à travers et par-delà la distance incalculable qui sépare deux plans. Ensuite, et dans le même fil, une mise à nu de l'arbitraire, de la séduction propres au champ contre-champ : une collure suffit pour que toi à moi un rapport s'invente, coupure et duo, divorce et communauté de destins. Ensuite encore, une nouvelle preuve de la précellence du cinéma à lier l'écoute à un érotisme, à l'exposer comme adresse, désir proprement *sou* d'un toucher à distance. Merveille surgie de nulle part — qui est Joerg Burger ? je pose la question —, expérimentation pédagogique, enquête sur « délire et vérité », matériau pour une énième conférence de Godard sur le champ/contrechamp : l'exploration s'avance en somme ici tous azimuts, adéquate à l'actuelle dispersion du documentaire.

Dernière chose : vous pourrez voir

Exploration le 5 décembre à 11h, au Cinéma des Cinéastes (Paris), dans une carte blanche offerte aux Cahiers par Documentaires sur Grand Écran.

Emmanuel Burdeau

Femmes qui portent perruque

de KUTLUG ATAMAN

On a pu voir (à Londres, notamment) une installation vidéo de l'artiste turc Kutlug Ataman intitulée *Women Who Wear Wigs, Femmes qui portent perruque*, de 1999. Quatre projections d'une heure chacune, juxtaposées, présentent les portraits distincts de femmes turques adeptes du cheveu postiche. Réunies au prétexte de cette pratique ordinairement inscrite au registre de la mode ou du jeu d'acteur, ces femmes appartiennent d'entrée au règne du paraître, et s'en expliquent. Voilà donc des témoins non plus « saisis » par l'image et pris en otage par elle, mais, au contraire, complices nécessairement actifs de la construction de cette représentation, la perruque se révélant la métaphore légère et frondeuse de toute fabrication d'image de soi. Ancienne résistante du temps de la lutte contre la dictature obligée à se déguiser en blonde hôtesse de l'air ; femme atteinte du cancer et contrainte à la chimiothérapie ; musulmane convaincue à qui le port du voile fut interdit ; travesti pourchassé : quatre aventures identitaires sont racontées par le détail. Résultat ? Quatre récits en parallèle, quatre manières de vivre l'histoire contemporaine de la Turquie au moment de l'oppression, quatre façons aussi d'être femme. Quatre biais, enfin et surtout, d'être et de se travailler librement comme image. C'est pourquoi, de l'ex-clandestine en rôle de stewardess, Ataman choisit de ne jamais filmer le visage. Ainsi de la musulmane, dont l'écran qui lui est dévolu reste entièrement voilé de noir. Ainsi encore de la malade qui nous fait face dans sa volonté d'affronter son mal. Ainsi du travesti qui se change sans fausse pudeur sous nos yeux.

Aucune hiérarchie ne préside ici : la promiscuité des écrans accentue la cacophonie de la simultanéité des expériences (religieuse, sociale, politique, sexuelle) et renvoie à la lecture enchevêtrée de leurs contextes. Exemplaire de simplicité, un tel dispositif se propose comme le meilleur laissez-passer à la complexité de notre monde.

Jean-Pierre Rehm

Quatre jours à Ocoee

de PASCALE FERRAN

Ce n'est rien. Le cinéma à l'ère de ce dispositif, juste la disposition de scénographie, juste un lieu, celui du studio d'enregistrement en Floride. Unité de lieu, du temps énoncée par le titre, 17-20 décembre et de l'action aussi : un seul enregistrement de l'album *Winter* du saxophoniste noir Sam Rivers. Le saxophoniste noir Tony Hymas mule l'hypothèse que le documentaire au cinéma moins le théâtre, et que l'acte que désormais, à la place de souvent les arts plastiques devient le locuteur du cinéma, ici le parleur, la musique. Et, depuis la musique seule scène, seul horizon, seul mode de vie, tout le reste s'agit toujours ensuite de retrouver « l'histoire, le désir, la peur, la mort. Ils sont là, les gens du cinéma et sa mini-équipe, au milieu de la musique, on le sait, on les voit même travailler que les gens de cinéma coudés de. Lentement, doucement amoureux, Rivers et Hymas cherchent de l'ineffable qu'ils cherchent mais comme partageable. Pascale Ferran.

Jean-Mic

Fishtank (Le Bocal)

de RICHARD BILLINGHAM

En 1999, la regrettée « Lucie » diffuse le premier film de Richard Billingham, jeune prodige de la photographie anglaise : le très trash *Fishtank*, ainsi la Manche après une projection télé en Angleterre, mais très loin, ensuite, que les galeries de Londres. Depuis, il court toujours, passant à Lussas cet été, puis il en faudrait pourtant un grand écran documentaire lilliputien : non qu'il soit un film, mais bien le film d'un petit homme minuscule filmant ses parents, âgés dans une maison de pauvres Midlands — du côté de chez Syd Barrett — alcoolique chronique, sans travail, qui, un jour, fut soldat et ne revint pas ; sa mère, Elizabeth, obèse dont les seules paroles se résument à couper celles de Richard.